

Un père avait deux fils, l'un désireux de s'émanciper, l'autre soumis. La vie va les inciter à sortir de ces deux formes d'esclavage... En cette année où l'enseignement catholique veut se redire « à l'école de la liberté », la parabole du fils prodigue résonne tout particulièrement.

« Mon fils que voilà était mort »

Évangile selon saint Luc (15,11-32)

« ¹¹Jésus dit encore : « Un homme avait deux fils. ¹²Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient." Et le père fit le partage de ses biens. ¹³Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait, et partit pour un pays lointain où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. ¹⁴Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. ¹⁵Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. ¹⁶Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec les gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui donnait rien. ¹⁷Alors il réfléchit : "Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! ¹⁸Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. ¹⁹Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme l'un de tes ouvriers." ²⁰Il partit donc pour aller chez son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. ²¹Le fils lui dit : "Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils..." ²²Mais le père dit à ses domestiques : "Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. ²³Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. ²⁴Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé." Et ils commencèrent la fête. ²⁵Le fils aîné était aux champs. À son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. ²⁶Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. ²⁷Celui-ci répondit : "C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé. ²⁸Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. ²⁹Mais il répliqua : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. ³⁰Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" ³¹Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. ³²Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé !" »

CLAUDE BERRUER

Cette page d'Évangile que nos bibles intitulent « Le fils perdu¹ » ou « Le fils retrouvé² » ou « Le fils perdu et le fils fidèle : "l'enfant prodigue"³ » a été commentée maintes fois, a été souvent représentée par les artistes⁴, et a inspiré les écrivains, comme Gide, Rilke ou Péguy. Tout a sans doute été dit, déjà, sur ce texte mais sa richesse et sa densité permettent d'y revenir encore.

Cette parabole clôt une série de trois sur la miséricorde, après le récit de la brebis perdue⁵ et le récit de la drachme perdue⁶. Par une savante gradation, l'évangéliste nous



Le Retour du fils prodigue, par Murillo (National Gallery of Art, Washington).

conduit d'un animal perdu, puis d'un objet perdu, à un fils perdu. La brebis

appartient à un troupeau de cent bêtes, la drachme à un lot de dix pièces, et le fils prodigue à une fratrie de deux garçons. La brebis s'est égarée par inconscience, la drachme a été perdue par mégarde, mais le fils est perdu par sa libre volonté. Personne ne l'a contraint à quitter la maison de son père. Les trois paraboles sont aussi encadrées par des récriminations, celles des scribes et des pharisiens, d'abord, indignés de voir Jésus manger à la table des pécheurs⁷, celle du fils aîné, ensuite, scandalisé de voir son frère invité à festoyer. Toute cette section de l'Évangile, enfin, fait une large place au repas, Jésus appe-

lant à y choisir la dernière place⁸ et à y inviter les pauvres⁹. Ces trois paraboles de la miséricorde sont donc une réponse à la question de savoir qui sera invité au festin du Royaume.

Cette page d'Évangile ouvre à une méditation sur la réconciliation, et à une méditation sur la magnifique figure du père, sublime image de la paternité miséricordieuse de Dieu. Les commentateurs évoquent aussi souvent la figure du fils aîné, comme une figure du peuple juif, refusant l'invitation aux noces de l'alliance nouvelle. Son indignation – partagée avec celle des scribes et des pharisiens – l'empêche de participer au festin.

En cette année, où l'enseignement catholique veut se redire « à l'école de la liberté », nous nous arrêtons sur ce que cette parabole dit de la liberté. Le fils cadet manifeste en effet son désir d'émancipation. Alors que la loi lui interdit de disposer de son héritage, avant la disparition de son père, il revendique, il exige ce qui lui paraît être son droit. « [D]onne-moi la part d'héritage qui me revient. » Il veut profiter de la vie, jouir de ses biens, échapper au contrôle paternel. Il assimile la liberté à la satisfaction immédiate, à la capacité de dépenser, jusqu'au gaspillage, à la consommation effrénée, pourrait-on dire aujourd'hui. Croyant gagner sa liberté, sa vie, il les perd l'une et l'autre. La parabole décrit ainsi une conception erronée de la liberté : « Cette liberté, nos contemporains l'estiment grandement et ils la poursuivent avec ardeur. Et ils ont raison. Souvent cependant ils la chérissent d'une manière qui n'est pas droite, comme la licence de faire n'importe quoi, pourvu que cela plaise, même le mal¹⁰. » Mais quelle est alors la véritable liberté ?

Le fils cadet va commencer à la percevoir au creux de sa misère et de son absolu dénuement. « Je vais retourner chez mon père [...]. » « Ces paroles expriment surtout son attitude envers les biens matériels. Néanmoins, sous la surface des paroles, se cache le drame de la dignité perdue, la conscience du caractère filial gâché¹¹. » Voilà bien la liberté véritable : préférer à l'avoir « l'être avec », et « l'être pour », privilégier la relation à la consommation.

Contemplons maintenant la figure du père. Il ne s'oppose pas au désir d'émancipation de son fils. « [L]e père fit le partage de ses biens. » N'aurait-il

Aux paroles qui risqueraient d'enfermer dans la culpabilité, le père préfère les gestes qui restaurent la dignité du fils.

pas dû résister, tenter de retenir son fils par un discours de mise en garde ? Le père, assurément, privilégie, pour l'éducation, l'expérience qui peut aller jusqu'à l'épreuve. Mais cette attitude ne signifie ni indifférence ni désintéret, moins encore abandon. L'enchaînement des trois paraboles est ici riche d'enseignements. Le berger part à la recherche de la brebis perdue¹². La ménagère fouille sa maison pour retrouver la drachme perdue¹³. Le père, au contraire, ne part pas à la recherche, mais attend, dans la patience, le retour du fils, comme un guetteur attend l'aurore. Extraordinaire figure de la fidélité, qui consent à l'effacement pour que l'autre advienne à la véritable liberté. Ainsi l'« être père » est un « être là », incessamment disponible et accueillant.

La scène du retour ne manque pas d'étonner, non plus. Aucun reproche, aucun discours moralisant. Aux paroles qui risqueraient d'enfermer dans la culpabilité, le père préfère les gestes qui restaurent la dignité du fils. L'enfant prodigue advient alors comme « un homme lavé de toute parole vaine¹⁴ ». Les vitraux gothiques nous montrent un fils revenant en guenilles, dans le vêtement du pénitent humilié, avant que le père ne le vête de la robe qui restaure sa dignité. La bague remise le restaure dans sa place de fils, participant au pouvoir du père, et les sandales sont le signe de la liberté. Le fils est ainsi rendu à la vie, réenfanté, pour ainsi dire par son père. « Celui qui est en Christ est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées et toutes choses deviennent nouvelles¹⁵. »

Invitation

Arrêtons-nous enfin sur la figure du fils aîné, muré dans son incompréhension. Il se montre incapable d'accueillir parce que enfermé dans le jugement définitif sur celui qu'il ne veut plus appeler « mon frère ». Le fils aîné réduit la relation au père à une relation

d'obéissance, de soumission à des ordres. Il privilégie la conformité à la loi, à la fidélité dans la relation. Il privilégie la constance de l'obéissance au chemin de conversion. Il ne peut s'ouvrir à la grâce du pardon. Une grâce qui libère autant le frère qui se sent coupable, que l'aîné qui enferme son cadet dans une image négative. Le fils aîné, finalement, n'est pas encore entré dans la véritable condition du fils, puisqu'il ne voit dans le père qu'une puissance qui soumet par ses ordres, et non une autorité et une présence uniquement soucieuses de la croissance et du devenir libre du fils.

Cette parabole est bien invitation à la liberté véritable, cette liberté qui traverse toute la tradition biblique, appelant à quitter la condition d'esclave, depuis l'Exode jusqu'à Pâques, pour la condition de fils libre, tourné vers le Père qui attend. « Lève les yeux, prosterné, éperdu de détresse, et déjà tout lavé dans la magnificence... Lève les yeux, et regarde, ce visage, cette face très sainte qui te contemple, amoureuxment. Tu es accepté, tu es désiré de toute éternité, avant l'éparpillement des mondes, avant le jaillissement des sources, j'ai longuement rêvé de toi, et prononcé ton nom. Vois donc, je t'ai gravé sur la paume de mes mains, tu as tant de prix à mes yeux¹⁶. »

Qu'est-ce que la liberté sinon celle d'être aimé, et capable d'aimer ?

1. Titre donné par la Bible liturgique et par la traduction d'André Chouraqui.

2. Titre donné par la Traduction œcuménique de la Bible.

3. Titre donné par la Bible de Jérusalem.

4. On peut citer le vitrail de la cathédrale de Bourges, Dürer, Rubens, Rouault, Chagall, et bien sûr, Rembrandt dont le tableau est si souvent reproduit. Peint en 1668, il s'agit de son dernier tableau achevé, dans les derniers mois de sa vie, alors que l'artiste pressentait sans doute son prochain « retour vers le Père ».

5. Lc 15,4-7.

6. Lc 15,8-10.

7. « Les pharisiens et les scribes récriminaient contre lui : "Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux." » (Lc 15,2).

8. Lc 14,7-11.

9. Lc 14,12-24.

10. Gaudium et spes, § 17.

11. Jean-Paul II, *Dives in misericordia*, § 5.

12. « [...] ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? » (Lc 15,4).

13. « [...] ne va-t-elle pas allumer une lampe, balayer la maison, et chercher avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve ? » (Lc 15,8).

14. Paul Baudiquey, *Méditation sur Le fils prodigue de Rembrandt*. Texte intégral sur : www.prierepartage.org/meditationRembrandt.html

15. 2 Co 5,17.

16. *Idem* note 14.